

mars 1866, il est transporté à Paris, aphasique, à demi paralysé, et meurt en août 1867.

Les Fleurs du mal Publié en 1857 et remanié en 1861, le recueil *des Fleurs du Mal* compte dans la seconde édition (29) poèmes.

« Dans ce livre atroce, disait Baudelaire, j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine » (A Ancelle, 1866). A la différence des Romantiques, il affectera, il est vrai, de voir dans son recueil un livre de poésie pure (Projet de Préface, 1859-1860). Pourtant, ce qui lui donne son unité, c'est la confession sincère que l'auteur nous fait de son mal, de ses espérances, de ses défaillances, de sa déchéance. S'opposant aux poètes illustres qui ont choisi « les provinces les plus fleuries du domaine poétique », il se propose « d'extraire la beauté du Mal ».

A travers sa propre expérience, le poète a voulu retracer la tragédie de l'être humain, souvent dissimulée sous une fausse pudeur : « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ! » C'est la tragédie de « l'homme double », créature déchue et objet d'un perpétuel conflit entre le Ciel et l'Enfer : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation vers Dieu ou spiritualité est un désir de monter en grade ; celle de Satan ou animalité est une joie de descendre ». C'est ce perpétuel conflit qui, en dépit d'un apparent désordre, explique la composition secrète du recueil. A des ensembles où paraissent triompher les aspirations vers l'Idéal succèdent d'autres ensembles qui évoquent de lamentables chutes, sources du mal moral que le poète appelle le Spleen (cf. p. 442) : cette alternance sans cesse renouvelée traduit la dualité de l'âme soumise à la double postulation.

Dans la première partie intitulée *Spleen et Idéal*, voulant guérir son âme de l'Ennui qui règne ici-bas, BAUDELAIRE s'adresse à la Poésie (cf. p. 431-435), puis à l'Amour (cf. p. 436-441), autant de remèdes impuissants à dissiper définitivement le Spleen, dont la tyrannie finit par écraser l'âme vaincue (cf. p. 442-445). Sans se décourager, le poète se tourne vers d'autres moyens d'évasion : le spectacle de la ville et la communion avec ses semblables (I, *Tableaux Parisiens*, cf. p. 446-448), les « paradis artificiels » (II, *Le Vin*) ; le vice (IV, *Fleurs du Mal*, cf. p. 450). Toutes ces tentatives sont vaines : alors, par une réaction désespérée, le poète vaincu s'abandonne à la mystique noire : « O Satan, prends pitié de ma longue misère ! » (V, *Révolte*). Et quand enfin toutes les possibilités terrestres ont été épuisées, Baudelaire se tourne vers le dernier remède, le grand « Voyage » vers un autre monde, « Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau » (VI, *La Mort*, p. 452).

Le poète et la poésie

Spleen et Idéal débute par une dizaine de pièces sur la condition du poète et la mission de la poésie. Dans *Bénédiction*, le poète nous est présenté comme un ordeshérité, « étranger » parmi les hommes et torturé par la foule qui ne le comprend pas (cf. p. 434). Pourtant, à la différence du Moïse de Yigny (cf. p. 125), BAUDELAIRE accepte cette infortune : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance Comme un divin remède à nos impuretés ». C'est que « la douleur est la noblesse unique », la rançon contre laquelle Dieu permet à l'artiste d'accéder au monde supérieur de la Beauté, reflet de la perfection divine. Dans notre univers déchu, en proie au Spleen, où l'âme est englue dans le péché et soumise à l'attraction infernale, le poète est celui dont l'esprit ne se plaît que dans les hautes sphères de l'Idéal (cf. p. 433). Il pénètre dans le domaine mystérieux des correspondances entre le matériel et le spirituel (cf. p. 437) : ses intuitions lui permettent de comprendre les secrets de la nature et d'atteindre à une connaissance de l'au-delà divin (cf. p. 433). Il a ainsi la révélation d'un monde supérieur qui échappe à la prise sournoise du spleen. L'art nous procure donc le présentiment de « ces joies divines et enivrantes qu'à travers la poésie ou à travers la musique nous ne faisons qu'entrevoir par échappées rapides et confuses ». Cette évasion hors du réel guérit le poète de son spleen et il s'efforce à son tour de communiquer aux autres hommes la vision extatique du Beau.

Mais à ces élans vers l'Idéal viennent s'opposer les obstacles du réel : la maladie (*La Muse malade*), la pauvreté qui contraint le poète à avilir son art (*La Muse vénale*), l'oisiveté qui stérilise l'inspiration (*Le mauvais moine*), le Temps, cet ennemi qui « mange la vie » (*L'Ennemi*), le Guignon qui étouffe les œuvres dans l'oubli. Et surtout les tortures de l'artiste toujours insatisfait de son œuvre : « Pour piquer dans le but, de mystique nature, Combien, ô mon carquois, perdre de javalots ! » (*La mort des artistes*).

CORRESPONDANCES

Le terme de « correspondance » appartient au vocabulaire des mystiques (cf. p. 441, n. 3) et BAUDELAIRE a précisé sa pensée dans ses *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (1857) : « C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au-delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus évidente de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau. » Le rôle exaltant du poète sera donc de saisir intuitivement ces mystérieuses correspondances « pour atteindre une part de cette splendeur » surnaturelle (cf. *Élévation*, p. 433). Ce sonnet expose aussi l'idée des correspondances sensibles qui vont révolutionner l'expression poétique devenue de plus en plus une « sorcellerie évocatoire » (cf. Rimbaud).

La Nature est un temple¹ où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles² ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles³
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité⁴,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums⁵ frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants⁶

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

- Quatrain I. a) Relevez les termes qui invitent à chercher dans la nature des symboles d'une réalité spirituelle ; - b) Comment les correspondances peuvent-elles nous éclairer sur la condition humaine ?
- Quatrain II. a) De quelle autre catégorie de correspondances s'agit-il ? - b) Comment se rattache-t-elle à la correspondance évoquée dans le 1^{er} quatrain ? - c) Est-elle plus accessible ? Pourquoi ?
- Tercets. a) Étudiez les correspondances établies entre sensations différentes ; - b) Comment peuvent-elles s'élever à des impressions d'ordre intellectuel ou moral ?
- En quoi consiste, selon vous, l'art de BAUDELAIRE dans ce sonnet ?
- Entretien. Étudiez les correspondances dans « Les Phares » (p. 432. - Pl. XLY I-LI) ; expliquez les v. 29-40.

1 Le lieu matériel où l'homme entre en communication avec le monde spirituel. —
2 Peut-être comparaison avec les chénes prophétiques de Dodone, dont le bruissement rendait des oracles. — 3 Cf. « Tout se rapporte, dans ce monde que nous voyons, à un autre monde que nous ne voyons pas. Nous vivons... au milieu d'un système de choses invisibles manifestées visiblement » (J. de Maistre). —
4 Cf. « Ce qui serait vraiment surprenant, c'est que le son ne pût pas suggérer la couleur, que

les couleurs ne pussent pas donner l'idée d'une mélodie, et que le son et la couleur fussent impropres à traduire des idées ; les choses s'étant toujours exprimées par une analogie réciproque, depuis le jour où Dieu a proferé le monde comme une complexité et indivisible totalité » (R. Wagner et Tannhäuser, 1861). —
5 Les parfums occupent une grande place dans la poésie baudelairienne (cf. p. 437). —
6 Correspondance non plus avec d'autres sensations mais avec des états d'âme, des idées morales.